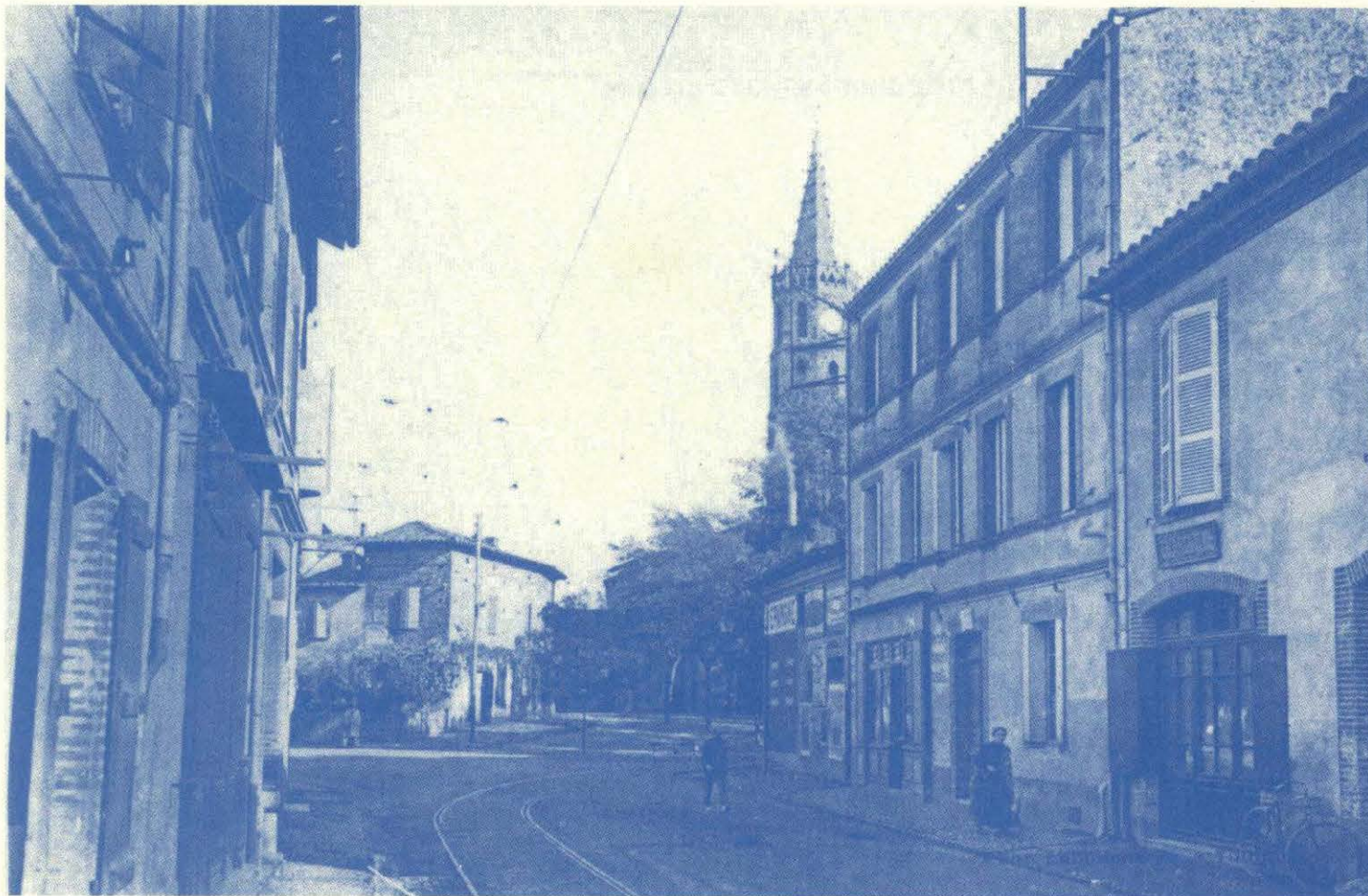


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 14 (Novembre 1997)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LA GRANDE OFFENSIVE MANQUEE DE 1917 ET CE QUI S'ENSUIVIT

1917-1918, douloureux anniversaire de 80 ans. Nombreux sont ceux dont les noms figurent sur nos monuments aux morts, à Blagnac, comme ailleurs, qui sont tombés lors du printemps funeste de l'année terrible 1917.

La demi-victoire de Verdun avait fait chez les Alliés se lever des illusions. On avait crié "ils ne passeront pas !" et de fait "ils" n'étaient pas passés. Les positions perdues, Vaux, Douaumont, avaient été reprises, mais le front n'avait pas craqué. Les deux grandes armées confrontées restaient enterrées face à face. On essaya alors, comme dans un match de rugby le "cadrage-débordement". Faute de pouvoir passer au centre, dans l'axe profond, on allait contourner l'ennemi par l'aile gauche. On vit alors les armées courir parallèlement l'une à l'autre, jusqu'à la Mer du Nord, où elles s'arrêtèrent. Dans notre premier article concernant 14-18, nous avons cité Apollinaire blessé, qui évoque cet épisode :

"Tous nos amis partis à la guerre au Nord se battent maintenant
Le soir tombe, ô sanglante mer..."

On atteignit la mer dans le secteur d'Ypres. Là, les Allemands essayèrent un gaz de combat terrible, qui fut dénommé "l'Ypérite". Ce gaz a laissé un souvenir impérissable : ceux de ma génération de l'entre-deux-guerres auront connu ces rescapés qui dans l'accueil de leurs familles éplorées continuaient à cracher leurs poumons. On disait à mi-voix, chez les voisins, amis et connaissances : "c'est un gazé de 1916".

Dans les années 1938-39, des affres de la mobilisation partielle avant Munich à l'angoisse devant les prémisses d'une guerre désormais inévitable, la capitulation devant Hitler et le sacrifice de l'armée républicaine en Espagne n'ayant servi à rien, sinon à retarder l'échéance, la psychose des gaz de combat se manifesta avec insistance. Qu'on me permette à ce sujet d'évoquer un souvenir personnel.

Habitait à Pamiers dans notre rue un commandant de la coloniale, nommé Laguerre, nom prédestiné, que je voyais marcher d'un pas martial lorsqu'il allait prendre ses fonctions à la caserne proche du 42^e bataillon de tirailleurs Malgaches.

Personnage sympathique au demeurant, dont je respecte la mémoire, d'autant qu'il avait une fille d'une beauté remarquable, laquelle au sortir du collège commençait une carrière dans l'éducation physique. Vraiment sculpturale, elle était spécialiste de danse rythmique et je l'avais vue évoluer. J'osai à deux ou trois reprises lui adresser la parole, car j'étais timide et très impressionné. Ceci nous éloigne des gaz de combat, vers lesquels je vais revenir à l'instant, en m'excusant de citer un de ces souvenirs qui tissent une existence. Quant à ces jeunes comme moi qui à 15 ou 16 ans rougissaient devant une demoiselle, il ne fallut que 2 ou 3 ans pour que pas mal d'entre eux devinssent des "résistants", et faute de commandants patentés, on vit au maquis des lieutenants de 18 ans. J'en ai connus, dont un au moins est mort au combat.

Bref, le commandant, dans le cadre de la défense passive, était chargé d'éduquer la population. J'ai encore présente à l'esprit la conférence qu'il fit au Théâtre Municipal aux élèves des grandes classes des établissements laïcs et confessionnels, consacrée aux gaz de combat. Je me souviens du "phogène", qu'on devait reconnaître à son odeur de foin coupé au cas où nous aurions affaire à lui, et bien sûr de "l'Ypérite" qui s'attaquait aux muqueuses, aux yeux, à toute partie humide, d'où la nécessité, dans la peur, d'éviter de se pisser dessus.

La protection contre ces éléments détestables était bien évidemment le masque à gaz. Au collège, notre professeur de physique et chimie, dont la pédagogie était très particulière, consacra un cours à nous faire une démonstration du port du masque. Il reçut ainsi muni de son groin de cochon le principal qui entra dans la classe, une fois de plus attiré par le chahut habituel infligé au professeur, qui s'embarassa derechef pour essayer de retirer par respect le masque récalcitrant. Il put s'incliner cependant devant les félicitations que pour une fois lui prodigua le principal avant de se retirer.

Or, si on donnait des masques aux soldats, les civils comme nous en étaient dépourvus et on n'espérait pas en avoir. Qu'à cela ne tienne, nous dit le commandant, en cas d'attaque, rien ne sert de paniquer, si on a pris certaines précautions, à la portée de tout un chacun. Si on n'en possédait pas encore, on

pouvait acheter une paire de lunettes de ski. Voilà pour les yeux. Pour les poumons, il restait à trafiquer une boîte vide de phoscao ou de banania (y'a bon !), tout le monde a ça. On la munit d'une sangle à passer autour de la tête, d'un linge pour fixer l'ouverture sur la bouche, on fait des trous au fond à l'aide d'une pointe et d'un marteau, et on garnit l'intérieur de coton imbibé d'hypochlorite de soude. "Vous n'avez pas de coton, nous dit le commandant impavide, eh bien vous avez des chaussettes, mettez-les dans la boîte, et pissiez dessus, ça remplacera l'hypochlorite de soude !".

J'assure sur l'honneur que je n'invente rien. Voilà comment à l'époque on préparait la guerre. Allez vous étonner après cela que nos Dewoitine 520, alignés sur les terrains d'aviation mais démunis de leurs hélices, pas près d'être livrées, attendaient patiemment que les Allemands viennent les prendre !

Inutile de préciser que la démonstration du brave commandant, accompagnée d'un beau mouvement de son menton, qu'il portait viril et énergique, au lieu de galvaniser l'auditoire, lui flanqua plutôt la frousse. Revenu à la maison, je fis part de mes connaissances nouvelles à ma jeune soeur, qui fondit en larmes, à la pensée que notre petit chien « quiqui », un fox-terrier auquel elle tenait beaucoup, ne bénéficiant pas de masque à gaz et ne portant pas de chaussettes, périrait inmanquablement à la première attaque !

Ainsi, pour bien des Français, et malheureusement pour l'état-major, 39-40 allait être la répétition de 14-18. Et quand on se souvenait des horreurs de la "dernière guerre", avec ou sans ypérite, personne n'était rassuré.

Revenons à cette fin de l'année 1916, où devant l'échec de la tentative de débordement, on évoqua de nouveau la bataille de Verdun. Quels étaient les vainqueurs de Verdun ? - Foch, Joffre, Nivelle, Pétain ? - En 1940, cela ne faisait plus de doute, c'était Pétain. Les autres étant morts ne pouvaient revendiquer cette gloire, et on avait bien besoin d'un vainqueur de 14-18 pour demander, lors d'une défaite catastrophique, un arrêt des combats "entre soldats et dans l'honneur" ! Ceci en attendant d'aller, à Montoire, serrer la main du vainqueur, nonobstant sa mauvaise réputation, qu'on déclara surfaite.

A l'aube de 1917, pour l'opinion publique et les gouvernements alliés, le général Nivelle fut sacré vainqueur de Verdun, et on pensa lui confier de diriger dans le

même secteur la grande offensive qui percerait le front et mettrait fin à la guerre. En faveur de cette opération projetée, outre une glorification trop poussée de la bataille de Verdun montrant que "le Bôche" pouvait être battu, militaient deux bonnes raisons. La première, c'était que la débâcle des armées russes allait permettre à la majorité des forces allemandes engagées à l'Est de se porter bientôt à ce front de l'Ouest où actuellement on ne notait "rien de nouveau". Il fallait devancer l'arrivée de ce renfort qui romprait l'équilibre au profit d'une offensive allemande décisive. Peut-être craignait-on aussi que le défaitisme des soldats russes et la révolution bolchevique naissante ne vienne gangrener le moral de nos propres troupes. La deuxième raison, moins explicitée, était l'arrivée prochaine des troupes américaines, dont le pays venait d'entrer en guerre. Certes, cet apport inestimable d'une grande nation allait mettre fin à la tuerie. Mais on se méfiait des buts de guerre de l'Amérique. Les Alliés voulaient une victoire totale, une capitulation sans condition de l'Allemagne, qui dès lors devrait "payer" : "l'Allemagne paiera !", c'était un slogan qui commençait à "faire flores". Au contraire, les Américains étaient censés faire profession d'humanisme et, devenus vainqueurs principaux, exigeraient une paix honorable, et la modération dans la victoire. Il fallait donc gagner la guerre sans eux et avant eux. La suite de l'histoire devait montrer en effet que le président Wilson refusa de signer un traité de Versailles qu'il jugea trop contraignant pour le vaincu. L'histoire lui donna raison dans la mesure où le "diktat" de Versailles servit de tremplin au nationalisme revanchard d'Hitler. Il n'est qu'à relire ses discours.

Donc Nivelle allait être mis en selle pour préparer la grande offensive. Non sans réticence initiale des gouvernants français, à savoir Painlevé et Poincaré, président de la République, avocat dont le nom prêtait à la plaisanterie fameuse : "Cicéron, c'est Poincaré !" Comme l'illustre avocat romain, allait-il lancer contre Nivelle la "catilinaire" célèbre : " Quo usque tandem Catalina abutere patientia nostra ! (1) " Car Nivelle se démenait, quitte à lasser certaines patiences pour faire accepter une offensive qu'il dirigerait. Chose impensable il y a peu, il venait d'obtenir de Lloyd George, gouvernant anglais, l'autorisation de commander en chef l'armée britannique engagée à notre gauche, un commandement unique étant exigé pour

(1) Il ne s'agit pas d'une course cycliste, et Catalina n'a pas couru le Tour de France. Traduction, pour ceux qui n'ont pas subi de versions latines : "Jusques à quand, Catalina, abuseras-tu de notre patience" ! Apostrophe lancée par Cicéron à son adversaire politique, en exergue de la série de discours qu'on appelle "les Catilinaires".

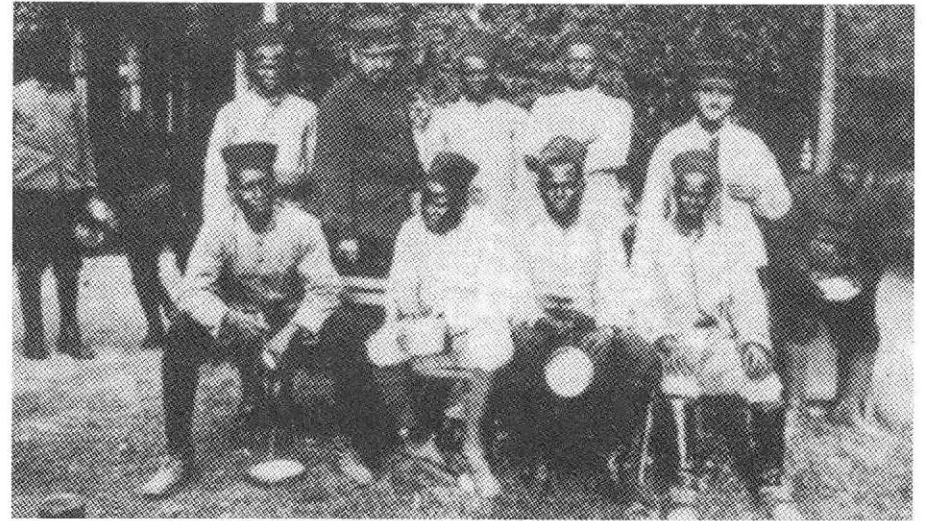
une offensive générale. Mais l'état-major français était réticent. Pétain, qui fut pour cela taxé de défaitisme était résolument contre, et on prêtait à Joffre ce mot : "Attaquons, attaquons, oui, comme la lune !"

Finalement, la décision fut prise : on attaquerait sur tout le front au printemps 1917, avec effort maximal au centre, et Nivelles dirigerait. Epaulés par les Anglais à gauche, les Français se porteraient au Chemin des dames et à Craonne, sur le plateau. Le terrain serait difficile, les Allemands s'étant enterrés profondément dans la craie, aménageant chambrées, réfectoires, et postes de secours chirurgicaux. On le savait, mais on se faisait fort de les déloger, "impossible n'est pas français", grâce à une préparation d'artillerie d'une vigueur exceptionnelle. On achemina donc sur le front, au diable l'effet de surprise, il s'agirait d'un bras de fer, une quantité de troupes comme on n'en avait pas encore vu, tous dépôts vidés, avec en première ligne comme "chair à canon", les légions noires de Mangin, qui allait gagner son surnom de "broyeur de Noirs", et tout ce que nos femmes dans les usines avaient pu produire de canons et d'obus (2) . Aujourd'hui encore, 80 ans après, les paysans trouvent dans leurs champs une quantité impressionnante d'obus non éclatés, tombés dans la boue : la presse vient récemment d'en faire état. Elle parle d'un obus par mètre carré.

En effet, les tirs d'artillerie qui préludèrent à l'attaque furent les plus intenses de toute la guerre. Mais quand ils cessèrent, juste au moment où les soldats alliés jaillissaient de leurs tranchées avec un excellent moral, conforté par une lampée d'eau de vie, les Allemands intacts sortirent des trous, mettant en batterie leurs mitrailleuses ravageuses et leurs canons de 77 et 88. A l'aile gauche, les Anglais avaient sorti leur arme nouvelle, les chars d'assaut, qu'on désigna sous le vocable de "tank", qui signifie "citerne". Le terme, bien qu'inadéquat, a longtemps perduré. Mais la doctrine d'emploi n'était pas au point. Les "tanks" furent envoyés à l'avant comme dans un raid de cavalerie, sans accompagnement suffisant d'infanterie, pour leur protection et exploitation des percées éventuelles. Tandis que l'offensive anglaise s'enlisait, l'attaque française connaissait un sanglant échec.

Les Marocains, avec la superbe qu'on leur reconnaît, eurent un succès certain, mais mal relevés après leur avancée méritoire regagnèrent leur base de départ, du

(2) En 1910, en même temps que Mangin, colonel, publiait "La force Noire", Messiny, ministre de la guerre, écrivait dans "Le Temps" : "L'Afrique Noire nous a coûté des monceaux d'or, des rivières de sang, elle doit nous les rendre avec usure".



Bordeaux : Août 1914 - Tirailleurs sénégalais.

moins ceux qui restaient en vie (3). Le 13 avril, le 31^e bataillon de tirailleurs sénégalais attaqua au Chemin des Dames, dans le brouillard, puis la neige. Décimés par les mitrailleuses, les survivants de cet assaut à l'arme blanche s'enterrèrent et eurent bientôt les pieds gelés. Le régiment russe, qui se battait sur notre front, contrairement aux craintes de les voir adopter la même attitude que leurs frères du front de la Baltique, monta à l'attaque en chantant, baïonnettes baissées. Il fut, à peu de choses près, anéanti.

Mon grand-père paternel, ancien berger, onzième enfant de sa famille, nommé Pierrilhou, petit Pierre, du nom de l'aîné qui d'ailleurs allait être tué, ainsi qu'un autre frère, avait servi dans les dragons, et au retour du très long service avait choisi la gendarmerie à cheval, la ferme étant trop étroite pour autant d'enfants. Il

(3) Citation à l'ordre de l'armée - Ordre Général N° 463 de la VI^e Armée en date de 4 mai 1917

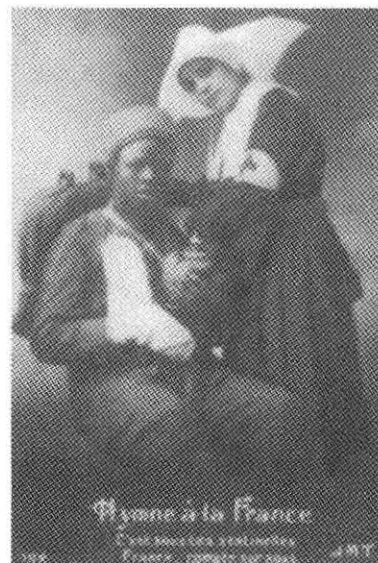
"Régiment de Tirailleurs Marocains"

"Sous l'énergique impulsion de son chef, le Lieutenant-Colonel Cimetière, a emporté d'un élan les trois lignes de tranchées de la première position allemande, puis a franchi successivement deux ravins profonds, le premier battu par un feu violent de mitrailleuses, le second abrupt, boisé et énergiquement défendu par un ennemi disposant d'abris profonds, auquel il a fait plus de 500 prisonniers. Malgré les pertes subies, a abordé sans désemparer la deuxième position allemande enlevant plusieurs lignes de tranchées et ne s'arrêtant que par ordre, pour permettre l'arrivée à sa hauteur de troupes voisines qu'il avait dépassés dans son élan"

Cité par le Général (C.R.) Henri Romet dans "Le premier régiment de tirailleurs marocains" "La Cohorte" N° 144 - Août 1997.

était au front au titre de ce qu'on appelait "la Prévôté", qui assurait l'ordre juste à l'arrière des lignes, mal vue pour cela par les combattants. Dans la deuxième guerre mondiale, on a connu chez les Américains la Military Police. La "prévôté", en 14-18 était en quelque sorte la M.P. de l'époque. Pour appuyer les attaques, on employa la cavalerie, par référence sans doute à la célèbre charge des cuirassiers de Reischoffen : car si en 39-40 nos chefs voulaient refaire 14-18, en 14-18 ils prenaient exemple sur 1870. Placé derrière un régiment de dragons, pour lesquels il nourrissait l'amitié développée au cours de son service militaire, mon grand-père vit partir au feu, pour une mission de sacrifice, ces cavaliers magnifiques. Il n'en vit pas revenir un seul, les survivants étant restés dans les postes de secours. Quant aux chevaux, ils gisaient éventrés ça et là, et peut-être mon ancêtre qui les aimait les plaignait-il autant que les hommes.

Nos troupes, qui étaient montées à l'assaut avec un excellent moral, espérant que leur sacrifice mettrait fin à la guerre, supportèrent d'autant plus mal un échec patent. Je peux évoquer un témoignage d'un combattant de l'époque, qui me fut apporté lors d'une conversation entre mon père et un collègue instituteur, tous deux socialistes, comme il se devait, et pacifistes, datant des prémisses de 1939. Mon père né en 1901, avait échappé à la mobilisation en fin de guerre, alors que son collègue, plus âgé, avait été au feu comme officier dans les zouaves, corporation que Mangin n'avait pas épargnée, la faisant hacher menue. Cet instituteur officier de réserve n'était pas un lâche. Il avait été décoré de la légion d'honneur pour avoir lors d'une patrouille de nuit tué au poignard une sentinelle allemande qu'il avait éblouie en démasquant sa lampe électrique. C'est ainsi que les plus astucieux des corps francs, qu'on avait muni de couteaux de boucher, ainsi que ceux qu'on appelait "les détoyeurs de tranchées", procédaient à l'époque. Ce qu'il considérait aujourd'hui comme un meurtre pesait, disait-il, sur sa conscience d'éducateur du peuple. Il racontait encore que réfugié dans un trou d'obus au cours d'une de ces attaques-suicides où les coloniaux étaient engagés, il avait à la fin des fins dressé ses jambes hors du trou dans l'espoir de recevoir une bonne blessure qui le ferait évacuer. Au bout d'un long moment, indemne, il s'était ravisé. Dans cette débâcle, disait-il, on enregistra ainsi nombre de blessures ou mutilations volontaires. Le plus fréquent était de se tirer une balle dans une main. Mais la blessure était cernée par des traces de poudre et les lâches ainsi démasqués étaient envoyés en conseil de guerre, qu'on appelait "le falot", sans doute parce



Carte postale de la propagande (1915)

que dans les fusillades qui s'ensuivaient, au petit jour, le supplicé était éclairé devant le peloton par une lanterne, un "falot". On avait trouvé la solution : on se tirait dans la main à travers une boîte de conserve !

Au front, se fut un défaitisme général. Des régiments entiers refusèrent de marcher. Des soldats refluèrent vers l'arrière et on en vit monter dans des trains et tirer à la mitrailleuse depuis les wagons sur les gendarmes et les planqués. Cela s'appelle des mutineries. Chose peut-être plus grave, on fraternisa dans les tranchées entre soldats affrontés échangeant au lieu de balles cigarettes contre tabac de pipe et pinard contre schnaps. "Se font la guerre, disait-on, des gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent fort bien !" Les combattants eurent le désir de se connaître. A l'arrière, on cria au bolchevisme. Les gouvernants décidèrent de réagir. Nivelles, traduit en conseil de discipline ou jury d'honneur, fut relevé par Pétain.. Sévèrement critiqué pour aventurisme et préparation insuffisante, il fut quand même amnistié par ses pairs. Pétain "Cunctator" (4) mania la carotte et le bâton. Il fit délivrer une masse de permissions, et d'autre part ordonna l'exécution des mutins. Combien y eut-il de fusillés "pour l'exemple" ? Les chiffres exacts sont restés confidentiels. On a parlé, pour certaines unités, de décimation. Cela est peu probable. Chez les plus révoltés, les exécutions tournèrent vraisemblablement à 1 sur 100 plutôt qu'à 1 sur 10.

On n'aime pas en France évoquer cet épisode, et en rester à l'image d'un poilu, dessiné dans nos journaux "pipaque in ore semper, et semper fidèlopost !" (5) Les américains, mais ils attendirent la fin de la deuxième guerre mondiale pour traiter de la première, firent un film avec Kirk Douglas en capitaine français résistant aux

(4) Cunctator : signifie : "le temporisateur", épithète attaché au général romain Fabius Maximus Quintus pour avoir "calmé le jeu" et tergiversé au lieu d'attaquer directement l'armée carthaginoise qu'il suivit à travers l'Italie, gênant ses déplacements.

(5) "Toujours la pipe au bec".

exécutions, les Anglais avec Dirk Bogarde, officier chargé de faire exécuter "pour l'exemple" un soldat chrétien accusé à tort de désertion qui ne voulait plus se battre. Rien pour la France, sinon l'interdiction de diffuser ces deux films. Pour les voir, il fallut passer la frontière belge. Il y a deux ou trois ans, on a pu enfin les voir à la télévision.

Je ne connais pas l'impact des exécutions sur le moral des troupes, mais les permissions remplirent leur mission pacificatrice. Mon grand-père paternel en bénéficia : entrant à Foix dans la caserne de gendarmerie où était son foyer, il repoussa ma grand-mère dans un premier temps, lui demandant d'amener dans la cour deux baquets, l'un rempli d'eau tiède, l'autre d'eau bouillante. Dans l'eau bouillante, il jeta ses habits infestés de poux, dans l'autre, tout nu, il se lava soigneusement regardant les bestioles qui le dévoraient se noyer à la surface. En me racontant la scène, ma grand-mère ne riait toujours pas mais avait les larmes aux yeux. C'était à la mobilisation de mon père, pour une guerre qui reprenait, 20 ans après. Ne sachant pas grand chose d'Hitler, elle évoquait pour les exécuter à nouveau les Boches et le Kronprinz qu'elle voyait encore au pouvoir.

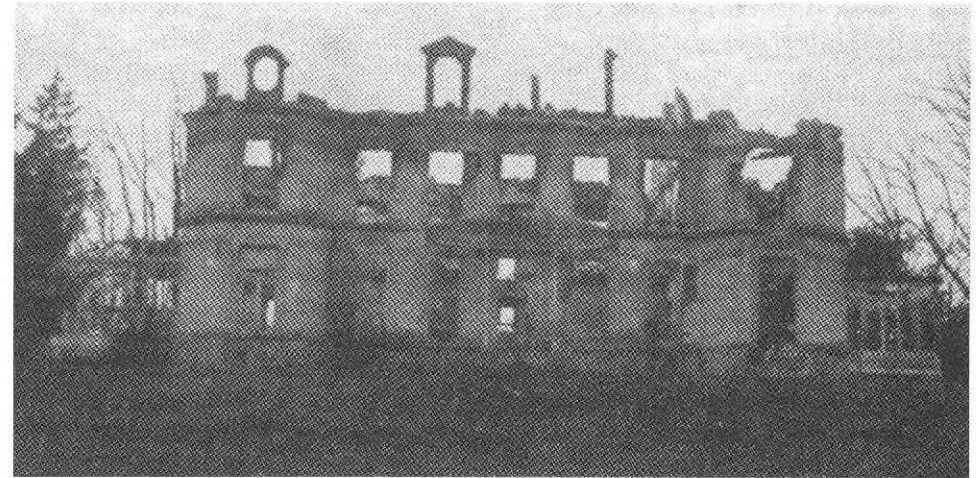
Les permissions écoulées, il fallut bien remonter au front. Poincaré avait appelé au gouvernement Clémenceau, lequel professait, instruit par l'expérience récente, que "la guerre est une chose trop sérieuse pour être confiée à des militaires". On sait qu'il devint le "père-la-victoire". Mais Poincaré lui reprocha d'avoir accepté trop tôt l'armistice, au lieu d'envahir l'Allemagne et de détruire son armée. De fait, un reste préservé de la Wehrmacht alimenta le mythe d'une armée invaincue trahie par l'arrière, tremplin amplement utilisé par Hitler. Mais n'anticipons pas.

Les permissionnaires, donc, remontaient en ligne, mais sans illusions. Mon beau-père, qui faisait la guerre dans "les voies de 60" (6), racontait avoir vu un train à Toulouse ou à Montauban, où les futurs et à nouveau combattants crièrent en patois aux personnes qui les regardaient partir : "las boulets, las Alsaços, -- Oui, oui, répondaient les civils. Et les soldats de leur crier en retour : baïten les querre, feignant !" (7)

Certes, on avait bien chanté sur tous les tons, dans l'entre-deux guerres, la marche

(6) Voies de 60 : réseau de voies ferrées à cet écartement qui acheminaient vers les lignes minutions et ravitaillement. Il était tenu par des soldats du service auxiliaire.

(7) "Vous les voulez les Alsaces (autrement dit l'Alsace-Lorraine) ?
- Va-t-en les chercher toi-même !"



Château Craonnelle

militaire revancharde : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine !" Aujourd'hui, la reconquête n'était plus un objectif capable de remobiliser une armée désorientée. Et les combattants, enterrés dans la boue des tranchées, continuaient à se faire face, se demandant quand cette horreur finirait. Au début de 1918 naquit "La Chanson de Craonne", témoignage de l'état d'esprit régnant au front. Peut-être restée peu connue quoique populaire à l'époque, je la publie ci-après, en illustration du présent article. Ecrite sur un air de rengaine, elle est émouvante sans être un modèle de style. Je la connais telle qu'elle fut recueillie par Paul Vaillant-Couturier. Natif de Sainte Croix Volvestre, il fut élève au Cours Complémentaire de Foix, où mon père le connut. Plus âgé que lui, il fut envoyé au feu en 1917-18, où il eut à connaître et sans doute à chanter ces couplets, on s'en doute rigoureusement interdits. Je rencontrai Vaillant-Couturier lors du Front Populaire, emmené par mon père à un meeting commun et contradictoire socialo-communiste consacré à la non-intervention en Espagne. C'était à Montesquieu-Volvestre, où Vaillant-Couturier, - passé rédacteur en chef du journal "L'Humanité" créé par Jaurès, martyr de la paix, après avoir élevé la voix au Congrès de Tours, en 1920, pour tirer au parti socialiste les conséquences de l'octobre russe -, venait souvent reposer une santé déficiente(8). J'eus l'honneur, au

(8) Au congrès de Tours, la majorité des participants, suivant la voie léniniste, vota l'abandon de la 2^e Internationale réformatrice, déconsidérée par sa soumission à la guerre, tandis que Léon Blum conservait un parti socialiste SFIO Section Française de l'Internationale Ouvrière, 2^e du nom).

côté de mon père, de lui serrer la main. Il mourut peu avant la déclaration de guerre. Sa veuve Marie-Claude, devait être déportée à Ravensbrück, témoigner au procès de Nuremberg, et devenir vice-présidente de l'Assemblée Nationale. Elle nous a quitté il y a peu. Ainsi l'Histoire contemporaine a-t-elle sa continuité. Il est illusoire de vouloir isoler un morceau de ce patchwork : c'est ce que j'ai voulu montrer dans ma façon de rédiger cet article, axé avant tout sur l'offensive désastreuse de 1917.

De même que dans un bon western arrive vers la fin pour délivrer les colons encerclés le 7^e de cavalerie, les Américains surgirent dans la guerre, aussitôt conduits au front, sans préparation, sans expérience du feu, en toute ingénuité. Un grand film américain, intitulé "La grande parade" raconte cette entrée en scène, ponctuée par le refrain "You are in Army now !" La désillusion fut à l'image des pertes encourues. Il paraît que les mitrailleurs allemands eux-mêmes se montrèrent écoeurés par le carnage qu'ils réalisèrent. Le général Pershing ramena ses troupes à l'arrière, où il les fit instruire par des Britanniques connaissant le métier. Les G.I. eurent en outre l'occasion de fréquenter des "demoiselles from Armentières" dont ils firent une chanson de marche.

Ils furent prêts pour contrer au printemps 1918 la grande offensive allemande dirigée par Ludendorff avec les troupes dégagées du front russe. C'est ce qu'on avait voulu éviter en prenant les devants. Cette attaque massive de la dernière chance faillit réussir, le front ayant été percé au niveau de Château Thierry, où les Américains, nouveaux taxis de la Marne, stoppèrent la ruée ennemie. Mais avant ce résultat, les pertes alliées avaient été sévères : par exemple, on retiendra que deux sections de tirailleurs sénégalais du 68^e bataillon, encerclés au cours d'une résistance méritoire menée à l'arme blanche, furent complètement anéantis (1^{er} juin 1918). (cf. Bibliographie)

Les stratèges en chambre accusent Ludendorff de pusillanimité pour n'avoir pas poursuivi l'attaque qui l'aurait amené jusqu'à Paris. Il est probable que l'arrière allemand était exsangue et la logistique insuffisante pour conforter une avancée victorieuse trop rapidement engagée.

* Tirant la leçon de leur offensive repoussée, dernière chance évanouie de gagner la guerre, Hindenbourg et Ludendorff conclurent à une demande d'armistice, pour éviter de subir une débâcle complète de l'armée et l'invasion de l'Allemagne, jusqu'ici tenue à l'abri des combats et destructions dont les Allemands avaient en France l'image sous les yeux. Il restait à faire porter au gouvernement la

responsabilité de la défaite, et de faire vivre le mythe d'une armée invaincue trahie par les politiciens à l'arrière. C'est la tactique bien connue de tous les militaires, quels que soient les nations et les régimes.

Objectif atteint : Le Kaiser fut contraint à la démission et l'armistice conclu le 11 novembre 1918.

Ce fut ensuite le traité de Versailles, dénoncé par l'Allemagne comme "diktat" et que l'Amérique n'approuva pas. Et de fait il portait en germe la deuxième guerre mondiale.

Henri Robert CAZALE (*)

BLAGNACAIS (domiciliés à Blagnac) tués en 1917

22 janvier : Barthelemy Pages, 21 ans, célibataire, né à Toulouse, soldat de 2^e classe au 20^e régiment d'infanterie, décédé à l'hôpital Desgenettes à Lyon. Mort pour la France.

17 avril : Raymond Calmel, soldat à la 11^e compagnie du 11^e régiment d'infanterie, classe 1900, tué à l'ennemi par éclats multiples de grenade, au Bois du Chien, village de Moronvilliers (Marne). Enseveli au cimetière militaire du 11^e d'infanterie.

19 avril : Antonin Coué, soldat au 82^e d'artillerie lourde, 6^e batterie, né à Blagnac le 28 août 1886, époux de Jeanne Astre, décédé à l'hôpital complémentaire 57 à Toulouse. Mort pour la France.

5 mai : Louis Rabary, soldat au 329^e régiment d'infanterie, 14^e compagnie, célibataire, né à blagnac le 31 juillet 1896. Tué à Nanteuil-la-Fosse (Aisne) d'une balle dans la tête. Inhumé au cimetière militaire, point 120.

3 juillet : Paul Gaucerand, caporal à la 14^e section C.O.A. Né le 6 novembre 1883 à Cette (Hérault), époux de Jeanne Daubèze. Décédé à l'hôpital complémentaire 57 à Toulouse.

24 octobre : Jacques Lanta, soldat au 4^e régiment d'infanterie. Né le 7 décembre 1897 à Fombeaugard (Haute-Garonne), célibataire. Décédé à l'hôpital auxiliaire 105 à Saint Cloud (Seine et Oise).

28 décembre : Jean Marius Noël, cordonnier, soldat à la 1^e section des commis et

ouvriers de l'administration, célibataire, né à Toulouse le 21 juin 1889, décédé en son domicile, grande rue du village à Blagnac. Mort pour la France.

BIBLIOGRAPHIE

- Un légionnaire Guinéen, le lieutenant Moriba Doumbia (1892-1940) par le Colonel (E.R.) Rives. N° 142 de "La Cohorte", Mai 1997
- La chanson de Craonne, dans "La Révolution en chantant", Le Temps des Cerises éditeurs, 1926, à Pantin
- "Le Feu" d'Henri Barbusse, nombreuses éditions
- Histoire de l'Allemagne contemporaine, Tome premier 1917-1933 par Gilbert Badia, Editions sociales, 1964, Paris.

(*) Le père de l'auteur, cité dans l'article, instituteur, fut arrêté par la Gestapo le 19 février 1944, le même jour que Raymond Naves, déporté à Auschwitz, Buchenwald, Flossenbürg (où il rencontra Robert Desnos), fusillé par les SS le 19 avril 1945 à Marienberg. Nommé lieutenant, médaille de la Résistance, Légion d'honneur, à titre posthume, "Mort pour la France".

CHANSON DE CRAONNE

Auteur inconnu - Air de Bonsoir m'amour - 1918

*Quand au bout de huit jours le repos terminé
On va reprendre les tranchées
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile
Mais c'est bien fini on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le coeur bien gros comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civelots
Même sans tambour, même sans trompette
On s'en va là-haut en baissant la tête.*

Refrain

*Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau*



*Car nous somme tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés.*

*Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la relève
Que nous attendons sans trêve
Soudain dans la nuit et dans le silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseur à pied
Qui vient nous remplacer,
Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.*

Refrain

*C'est malheureux de voir sur les grands boulevards
Tous ces gros qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous, c'est pas la même chose,
Au lieu de s' cacher tous ces embusqués
Feraient mieux d' monter aux tranchées
Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien
Nous autres les pauvres puotins.
Tous les camarades sont étendus là
Pour défendr' les biens de ces messieurs là.*

Refrain final

*Ceux qu'on le pognon, ceux-là reviendront
Car c'est pour eux qu'on crève
Mais c'est fini car les trouffions
Vont tous se mettr' en grève
Ce sera votre tour messieurs les gros
De monter sur l' plateau
Car si vous voulez la guerre
Payez-la de votre peau.*